

## **Œuvre et parcours de Gerald Taylor (1933-2020)**

**Linguiste et philologue  
des langues quechua,  
nheengatu et baniwa**

Juan Carlos ESTENSSORO  
*CRAEC – Sorbonne Nouvelle / IFEA*

César ITIER  
*CERLOM – INALCO / IFEA*

Michel LAUNEY pour la traduction\*  
*Université Paris 7*



Fondateur de la nouvelle philologie quechua et expert reconnu en dialectologie de cette langue, Gerald Taylor, par la portée de son travail scientifique, est tout simplement l'un des plus importants spécialistes de l'aire andine. Son influence dépasse largement le strict domaine de la linguistique : l'histoire, l'archéologie, l'anthropologie, la sémantique, les études littéraires, et probablement même l'histoire des religions, lui doivent des contributions fondamentales sans lesquelles beaucoup des avancées des quatre dernières décennies auraient été impossibles. Ces affirmations méritent d'être étayées par des éléments permettant de reconstruire sa biographie intellectuelle : c'est l'objectif de ces pages, écrites à l'occasion de sa disparition inattendue à Paris, le 1<sup>er</sup> avril 2020, en pleine activité productive malgré son âge avancé. Plus qu'un éloge posthume, il s'agit pour nous de permettre, dans une première évaluation, de tracer le profil de sa production et de son parcours personnel. Dans cette tâche, il y a pour nous un engagement particulier : faute d'avoir formé des disciples depuis une chaire d'enseignement universitaire, faute d'avoir occupé un poste de direction dans le monde de la recherche, faute d'avoir

---

\* Paru en espagnol sur le site de l'IFEA : <[https://ifea.hypotheses.org/4042?fbclid=IwAR3fyCf\\_-Xb2WhJwZB8FWdb8mNRFyQgQ6gzIieEmjpmSB6B8sxtHINoLvGQ](https://ifea.hypotheses.org/4042?fbclid=IwAR3fyCf_-Xb2WhJwZB8FWdb8mNRFyQgQ6gzIieEmjpmSB6B8sxtHINoLvGQ)> le 18/04/2020.

jamais été affilié à une école ou un courant préexistant, il risquait de voir son souvenir s'estomper sans trouver clairement et facilement, comme celle de tant d'autres, une intégration durable dans un canon scientifique ou dans des lignées intellectuelles qui façonnent, et presque toujours dénaturent, l'histoire des connaissances. L'ensemble des sciences sociales et humaines réunies sous l'appellation d'*études andines* n'est pas plus que d'autres exempt de telles dérives. Notre objectif est donc de permettre, à travers cet essai, de situer l'œuvre et la personnalité de Gerald Taylor à la vraie place qui lui revient dans l'histoire de cet agrégat de disciplines.

Australien, Gerald Clancy Patrick Taylor naît à Melbourne le 13 septembre 1933, au sein d'une famille d'origine irlandaise. Dès son enfance, il manifeste un vif et précoce intérêt pour les langues, ce qui l'amène à s'initier au chinois et à l'italien, tout en apprenant avidement le latin, le français et l'allemand à l'école. Son entrée à l'université lui permet de s'ouvrir à d'autres mondes. S'il se conforme aux normes académiques en obtenant en 1956 le titre de *Bachelor of Arts* de l'Université de Melbourne, avec les mentions langue et littérature allemandes, russe et histoire de l'art, il compte aussi parmi ses camarades de nombreux représentants de la vague d'étudiants qui, au début des années 1950, viennent en Australie depuis les ex-colonies britanniques ou néerlandaises d'Asie, en particulier du Sri Lanka et d'Indonésie, mais aussi de Thaïlande. Ce contact lui fait prendre pleinement conscience de ce que l'Australie n'est ni par la géographie ni par la culture une extension de l'Europe, en même temps qu'il le familiarise avec le cinghalais, l'indonésien et le thaï. Ceci ne l'empêche pas d'apprendre parallèlement le polonais, et de travailler comme interprète dans un hôpital qui accueille des immigrants locuteurs de serbo-croate et de macédonien, langues que pourtant il ignorait avant de se charger de cette tâche. Plus tard, Taylor étudiera pour lui-même d'autres langues, parmi lesquelles le grec, le bengali, le tibétain et le kurde. Il n'est pas indispensable, ni même possible, d'en dresser une liste exhaustive, mais cet échantillon permet de mieux saisir son profil scientifique et humain très particulier. Par son expérience pratique des langues, mais aussi – il ne faut pas le perdre de vue – son plaisir à accéder directement aux traditions littéraires, lyrico-musicales et cinématographiques qui leur sont associées, il va acquérir une immense et solide culture sur

laquelle il s'appuiera sans jamais faire preuve de la moindre ostentation, en rejetant résolument le comparatisme facile et superficiel qui l'irritait profondément. Si sa soif de rencontre avec de nouvelles langues semble ne jamais s'être assouvie, il ne faut pas y voir une frénésie d'encyclopédiste ou de collectionneur : le collectionneur recherche la quantité et l'encyclopédiste l'exhaustivité, alors que Taylor était étranger à la logique des chiffres et n'aspirait pas à l'exhaustivité, confessant sans ambages que certaines langues ne parvenaient pas à le séduire, et il disait de certaines qu'il avait décidé de ne pas les étudier. Avec le temps, cette véritable avidité était devenue sa manière personnelle d'entrer en relation avec les autres : chaque rencontre était l'occasion de s'adresser à ses interlocuteurs dans leur langue maternelle, une impulsion qu'il n'a jamais freinée quels que soient les efforts qu'elle impliquait.

Pendant l'effervescence de ces premières années à l'université, son intérêt s'est particulièrement porté sur le kawi ou ancien javanais (qui, parmi les langues d'Asie du Sud-est, est celle qui dispose du plus important corpus de littérature classique), et sur son proche parent le malais, qui servait de langue véhiculaire dans une grande partie de l'archipel indonésien. Ouvert très tôt, ce regard simultanément sur une langue historico-littéraire et sur son plus proche avatar contemporain devait laisser sur Taylor une empreinte durable, qui se retrouve dans la manière dont il a délimité ses domaines et choisi ses objets de recherche : d'un côté, la littérature écrite en *lingua general* et les formes dialectales du quechua moderne ; et de l'autre, le nheengatu brésilien, langue orale véhiculaire proche parente d'une variété littéraire fixée par écrit au XVI<sup>e</sup> siècle.

Désireux de parcourir l'Europe et d'étudier l'anthropologie à Vienne, il quitte l'Australie en 1956. Pourtant, il n'ira pas jusqu'au terme de son voyage. L'émotion qui le saisit à la vue de la baie de Naples depuis le bateau le décide à rester en Italie, avec l'idée de se diriger vers l'histoire de l'art. Installé à Rome, il gagne sa vie comme interprète pour l'ambassade d'Australie. Après un bref retour dans son pays en 1960, il se dirige vers la France. C'est à Paris, en 1961, qu'il découvre l'existence d'un enseignement d'ancien javanais à l'École Pratique des Hautes Études. Il entreprend alors un doctorat sous la direction du philologue Louis-Charles Damais, spécialiste d'indonésien et de javanais, et assiste à son séminaire

où l'on lit et analyse des textes classiques en kawi. Il compte parmi ses camarades de nombreux étudiants ou artistes latino-américains qui l'amènent à s'intéresser à leurs cultures et à apprendre l'espagnol. En 1963, il abandonne ainsi son doctorat et entreprend un voyage en Amérique Latine.

Arrivé au Mexique, il reste quelques mois à Pátzcuaro où il étudie la langue purépecha. L'année suivante il se trouve à Bogota, où il donne des cours particuliers d'anglais et de russe et rédige des correspondances. C'est là que pour la première fois il entend parler quechua par des commerçants d'Otavalo dont il fait la connaissance au marché paysan de San Cristóbal, au sud de la ville. Il commence à étudier les bases du quichua équatorien, avec eux et à la Bibliothèque Luis Ángel Arango, qui possède d'importants fonds sur les langues d'Amérique du Sud. Il continue son apprentissage à Otavalo, en même temps qu'il enseigne l'anglais aux vendeurs du marché artisanal, désireux de mieux communiquer avec les touristes nord-américains. Il reste ensuite quelque temps à Ambato et Saraguro, à étudier les variantes locales du quichua. Il arrive à Lima en novembre 1964 et, tout en recueillant des informations sur le quechua, il visite Huancayo et Ayacucho. Il y fait la connaissance de l'archéologue Luis Lumbreras et de l'anthropologue australien John Earls, tous deux enseignants à l'Université de Huamanga. Le désir lui revient alors de préparer un doctorat, cette fois sur une langue amérindienne.

Un événement décisif aura lieu en Bolivie, où il passe la première moitié de 1965 comme enseignant de russe à l'école d'été de l'Université Technique d'Oruro. Au cours d'un séjour à Cochabamba, il fait la connaissance de l'écrivain et quechuiste bolivien Jesús Lara. Ce dernier lui montre l'édition du *Manuscrit de Huarochirí* que le philologue italien Ippolito Galante avait publié à Madrid en 1942 en l'accompagnant d'une traduction latine. En outre, Lara lui offre l'une de ses propres anthologies bilingues de littérature quechua, comprenant quelques extraits du *Manuscrit*. Gerald Taylor s'enthousiasme devant ce cas unique d'un ample récit historico-mythique écrit en quechua par un indien, et dont, provisoirement, il ne peut apprécier que quelques fragments. En juin 1965, la situation politique bolivienne entre dans une phase critique, et Taylor se

voit contraint d'abandonner le pays, et de passer au Brésil où il restera jusqu'au début de l'année suivante.

De retour en France, il entreprend des études de linguistique et assiste au cours sur les langues amérindiennes donné par Bernard Pottier à l'École Pratique des Hautes Études. À cette époque, Pottier formait une première génération de linguistes américanistes, celle-là même qui devait constituer, à partir de 1972, l'Équipe de Recherches en Ethnolinguistique Amérindienne du Centre National de la Recherche Scientifique. Gerald Taylor, membre fondateur du groupe, élabore un projet de doctorat portant sur le purépecha, mais il n'obtient pas la bourse qui lui aurait permis d'aller au Mexique pour y mener le travail de terrain nécessaire.

En 1967, il est informé de la publication, l'année précédente à Lima, d'une nouvelle édition et traduction du *Manuscrit de Huarochirí* par José María Arguedas, mais aucun exemplaire n'en est encore disponible en France. Toujours fasciné par ce texte, il pense alors à le donner à connaître en traduisant en français la version d'Arguedas.

En avril 1968, il retourne au Brésil, grâce à quelques économies personnelles (et avec un magnétophone qu'il finira par vendre pour pouvoir survivre), espérant y trouver un champ de recherche alternatif pour son doctorat. Il se met à l'étude du guarani-ñandeva de l'État de São Paulo, mais avant la fin de la même année les conflits opposant les Guaranis au gouvernement brésilien l'obligent à renoncer à son projet. Il décide alors de retourner au Pérou. En accédant finalement à la traduction par Arguedas du *Manuscrit de Huarochirí*, il prend conscience de ses défauts. En effet, entre le début du XVII<sup>e</sup> et la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècles, des changements de sens s'étaient produits dans le lexique quechua, surtout dans le domaine religieux, et les rites mentionnés dans le texte n'étaient plus pratiqués. Arguedas n'avait pas pu étudier la langue des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, ni approfondir les sources historiques sur l'ancienne religion andine. Faute de ces bases, de nombreux passages lui restaient incompréhensibles, de sorte qu'à son corps défendant il avait commis beaucoup de contresens et sur bien des points sa traduction était obscure. Son talent littéraire et sa connaissance intime du quechua moderne étaient insuffisants : pour une compréhension satisfaisante du texte de Huarochirí,

il fallait mener à bien d'amples recherches philologiques et historiques. C'est alors que Gerald Taylor a conçu l'idée de s'atteler à cette tâche.

Au même moment se produit une autre rencontre décisive qui met fin à cette longue période exploratoire qui n'avait pas encore débouché sur une production de résultats concrets. Il fait à Lima la connaissance d'Alfredo Torero, fondateur de la linguistique andine. C'est lui qui lui conseille de réaliser une description du quechua de Chachapoyas, une variante dont la transmission intergénérationnelle était en train de s'éteindre et qui n'était pratiquement pas documentée. Gerald Taylor fait le voyage et décrit le dialecte du village d'Olto, dans la province de Luya. Cette étude est la base de sa thèse de doctorat de 3<sup>ème</sup> cycle, soutenue en 1970, et dont l'essentiel sera publié en 1975 sous le titre *Le parler quechua d'Olto, Amazonas (Pérou), phonologie, esquisse grammaticale, textes*. Retournant à Chachapoyas en 1975, il va parcourir tous les villages où l'on parle encore quechua. Il renforce ainsi la connaissance de cette variante, en particulier celle de son lexique et de la tradition orale qui lui est liée, et qu'il donne à connaître dans plusieurs articles et dans trois livres : *Diccionario normalizado y comparativo quechua: Chachapoyas-Lamas* (1979), *La tradición oral quechua de Chachapoyas* (1996) et *Relatos quechuas del Alto Imaza* (2005).

Entretemps, sa situation s'était améliorée. L'année 1974 marque véritablement une nouvelle période, très productive et innovante, qui se prolongera jusqu'en 1987. L'institutionnalisation de l'équipe fondée par Pottier permet le recrutement de Taylor comme chercheur au CNRS. À quarante-et-un ans il peut ainsi, pour la première fois de sa vie, disposer d'un revenu stable, se consacrer entièrement à la recherche, et même pouvoir compter sur certains financements complémentaires. Saisissant cette occasion, il se consacre à l'étude philologique du *Manuscrit de Huarochirí* qu'il avait commencée en 1969. La nécessité de démêler et de préciser de façon argumentée la signification d'un document ancien, ample et complexe, sans jamais perdre de vue la nature des données qu'il relate, ni les circonstances dans lesquelles il a été élaboré, se transforme en un formidable succès de laboratoire. Taylor canalise la connaissance et l'expérience accumulées dans le domaine dialectologique, et y ajoute un soin attentif dans l'établissement du texte, la recherche archivistique et la mise en comparaison des sources. On pourrait comparer ce processus au travail de restauration

d'une œuvre d'art dont l'état de conservation serait proche de l'invisibilité. Taylor va rendre à chaque mot son poids, ses acceptions précises – au moment évoqué par le récit, comme à celui de son écriture – reconstituant ainsi la trame sémantique du texte.

Le premier résultat visible de ce travail fut « Camay, camac et camasca dans le manuscrit quechua de Huarochiri », publié en 1976 dans le *Journal de la Société des Américanistes*, et attaché à reconstruire la signification d'un concept central de la pensée andine préchrétienne et ses principaux emplois. Cet article peut être considéré comme fondateur pour la philologie quechua et l'histoire andine, et comme une avancée décisive pour aborder de manière sérieuse les formes de religiosité préhispanique, sans se limiter à répéter les appréciations des chroniqueurs, ou à élaborer des transpositions anachroniques à partir d'observations ethnographiques décontextualisées. La relation entre les hommes et les dieux se fait visible, sous une forme inhabituelle. Il s'agissait d'une révolution au moins aussi importante que celle qu'avait effectué l'ethnohistoire en commençant à s'appuyer sur les inspections administratives coloniales pour repenser l'organisation de la société et de la production. Mais il s'agissait bien sûr d'une autre révolution, avec d'autres moyens, une autre méthodologie, d'autres questionnements. Aux antipodes aussi du structuralisme, car Taylor va toujours rendre visibles les spécificités empiriques de chaque situation, en ayant la prudence et l'honnêteté d'employer toujours le conditionnel. Les mots et les concepts, vus comme la manifestation de réalités culturelles, ou par eux-mêmes, n'avaient jusque-là pas de poids particulier dans les divers volets de l'historiographie péruaniste. Si « Camay... » traite de notions préhispaniques, et en cela pourrait sembler, à sa manière, un travail sur une question plutôt classique, ou au moins plus circonscrite, « Supay », publié discrètement en 1979 dans la revue *Amerindia* (discrètement, car aucune bibliothèque universitaire péruvienne n'en disposait d'un exemplaire au début des années 1990) apportait une autre dimension et d'autres conséquences. Les concepts et les mots sont traités ici hors de toute conception fixiste, comme de véritables objets historiques. Il ne s'agit pas, comme certains pourraient s'y risquer, de taxer la strate coloniale de fausseté et de superficialité pour l'écarter et opérer une sorte de nettoyage qui laisserait affleurer un sens originel unique.

Taylor aborde tout le spectre nécessaire à la compréhension de la traduction coloniale comme un processus social, politique, religieux et culturel complexe, sans rien sous-estimer, et sans le détacher de son cadre chronologique.

Sa première édition-traduction du *Manuscrit de Huarochirí* (dont un exemplaire dactylographié avait commencé à circuler) paraît en 1980, en français, accompagné d'une transcription paléographique. Grâce à son poste au CNRS, Gerald Taylor, à partir de ce moment, et tous les ans jusqu'en 1988, effectue des missions dans la province de Yauyos, où subsistent des variétés de quechua historiquement proches de la langue du *Manuscrit*. Grâce à ces recherches linguistiques, et aux nombreux récits oraux qu'il recueille, il peut affiner sa compréhension de l'œuvre à laquelle il consacre ses principaux efforts. Il y joint des visites directes, ou des consultations de documents conservés dans les bibliothèques ou archives historiques de Lima, Rome, Madrid et Séville. Il mène ainsi à terme une nouvelle édition, et une traduction espagnole, du *Manuscrit* qui paraît à Lima en 1987 sous le titre *Ritos y tradiciones de Huarochirí*, avec la collaboration de l'historien Antonio Acosta. Sa traduction n'est pas une adaptation littéraire, mais est conçue pour permettre l'accès au texte original qu'il a publié, d'autre part, translittéré dans le système graphique moderne en face de la version espagnole. Bien que l'introduction puisse paraître un peu courte, chacune des nombreuses notes de bas de page développe un concept fondamental, et beaucoup pourraient à elles seules constituer autant d'articles de fond. Toutes sont le fruit de profondes recherches sur la langue et la culture de l'époque, sans lesquelles aucune traduction satisfaisante n'aurait été possible.

Ces éditions et traductions de 1980 et 1987 lui permirent d'obtenir un Doctorat d'État en linguistique de l'Université de la Sorbonne (Paris-IV), intitulé *Recherches linguistiques sur Huarochiri et Yauyos, Pérou*, qui comporte en outre une étude approfondie sur la situation dialectale actuelle de Yauyos et le rôle historique de la *lengua general* dans laquelle est rédigé le manuscrit. Tout comme l'ancien javanais et sa variante véhiculaire le malais, qui avaient dans sa jeunesse attiré son attention, la *lengua general* du Pérou colonial se révélait dans sa fonction de langue de civilisation, remplissant la double fonction de support d'une littérature et de moyen de communication supra-ethnique. Telle semblait la direction et



l'ouverture que pouvaient prendre ses recherches après ce point culminant de 1987, bien que selon toute vraisemblance cette perspective mûrissait depuis longtemps.

De fait, l'intérêt de Gerald Taylor pour l'autre grande langue générale d'Amérique du Sud, le *nheengatu* ou *língua geral*, qui jusqu'à une époque récente a servi de langue de communication dans une grande partie de l'Amazonie brésilienne, remontait à 1982. Taylor fut le premier à mentionner la possibilité et l'intérêt d'une comparaison historico-linguistique entre les deux grandes langues véhiculaires sud-américaines. Cette année-là, il avait déjà effectué un premier voyage dans la région de São Gabriel da Cachoeira, sur le Rio Negro, et commencé à apprendre le *nheengatu*. Dans un premier temps, les *caboclos* (métis) de São Gabriel ne se montrèrent pas particulièrement intéressés à travailler avec un linguiste. En revanche, le père salésien Afonso Casanova, curé des Amérindiens Baniwa qui vivent sur les rives de l'Içana, un affluent du Rio Negro, sut profiter de cette occasion. Il demanda à Gerald Taylor d'étudier le *baniwa*, langue de la famille arawak, et de produire du matériel de lecture pour ses locuteurs. Avec deux nouveaux terrains, Taylor effectua jusqu'en 1994 trois ou quatre voyages supplémentaires à São Gabriel et à Assunção do Içana, publiant au Brésil et en France une série de travaux sur les deux langues et leurs littératures orales respectives. Parmi ceux-ci, on trouve *Introdução à Língua Baniwa do Içana* (1991), quatre cahiers de lecture en *baniwa* (1995) et *Breve léxico da língua baniwa do Içana* (1999). Il laisse un livre inédit, *Nheengatu ou tupi moderne, langue générale de l'Amazonie brésilienne, méthode d'apprentissage, textes, lexique*, actuellement sous presse (Paris, INALCO).

Après 1988, la violence qui sévit à Yauyos l'empêche de continuer sa recherche dans cette région. Il revient alors dans le nord du Pérou, plus précisément à Ferreñafe, où le quechua est encore parlé dans les districts montagnards d'Incahuasi et de Cañaris. Comme les autres linguistes influencés par Alfredo Torero, Gerald Taylor considérait la description des variantes du quechua comme une tâche fondamentale pour l'élucidation de l'histoire de cette famille linguistique, et par conséquent, de l'histoire des Andes. Mais Taylor ne se limitera pas à cela, et s'engage en faveur de la valorisation des langues autochtones, et du maintien de leur transmission grâce aux écoles publiques et à l'alphabétisation. Tout comme au Brésil, son travail prolongé à Ferreñafe réunit des productions comme son livre *El*

*quechua de Ferreñafe. Fonología, morfología, léxico* (1996) et les applications pratiques de son manuel *Método de aprendizaje del quechua de Ferreñafe para hispanohablantes* (1999).

Gerald Taylor s'engage également dans la diffusion des recherches sur les langues amérindiennes en participant, en 1976, à la création de la revue *Amerindia*, publiée annuellement par l'équipe dont il fait partie, le Centre d'Études des Langues Indigènes d'Amérique (CELIA), avec le concours du CNRS. Pendant deux décennies il s'implique intensément dans le travail collectif d'édition de cette revue, la seule au monde qui soit consacrée aux langues autochtones de l'ensemble du continent américain. Il y publie huit articles entre 1977 et 2000, ainsi que trois « chantiers » ou suppléments monographiques.

Si l'on reprend les travaux de Gerald Taylor dans l'ordre chronologique, on peut constater un certain fléchissement dans la période 1988-1998. Mais sa retraite institutionnelle en 1998 coïncide avec la relance d'une production de nouveau prolifique, qui gagne en richesse et en diversité : réécriture et compilation de travaux antérieurs, développements liés à ses divers terrains de recherche, joints à une reprise de la dimension historique qui produit des formes inédites. Après avoir publié en 1999 une nouvelle édition profondément révisée du *Manuscrit de Huarochirí*, Gerald Taylor se lance dans l'édition, la traduction et l'étude d'autres textes des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, qui expriment cette fois la culture littéraire partagée par les indigènes, les créoles et les métis locuteurs du quechua, et ouvertement liée au christianisme colonial. Ses principales publications dans ce domaine sont les livres *Sermones y ejemplos* (2002), *El sol, la luna y las estrellas no son Dios... La evangelización en quechua (siglo XVI)* (2003), *Amarás a Dios sobre todas las cosas. Los confesionarios quechuas, siglos XVI-XVII* (2007). Au moment de son décès, il venait de terminer l'édition d'une sélection de sermons du XVII<sup>e</sup> siècle, que nous espérons porter bientôt à l'imprimerie. On peut espérer que toutes ces éditions contribuent à rendre aux textes anciens en langues indigènes leur rôle fondamental pour les études historiques andines, mais aussi à faire prendre conscience de l'existence d'une littérature quechua qui représente un patrimoine culturel pour tous les Péruviens.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les grands spécialistes de l'histoire andine, tels Ernst Middendorff, Jakob von Tschudi et Clements Markham, n'imaginaient pas une étude de la culture et de la société incas sans celle de la langue. C'est

pourquoi ils se sont consacrés à son étude approfondie, comme à celle de sa littérature, y compris celle que le clergé colonial avait produite pour la population indigène. Curieusement, l'ethnohistoire de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, qui se revendiquait pourtant comme une stratégie pour compenser le manque de documents produits par les indigènes, a renoncé à l'apprentissage des langues andines, à la lecture de leurs textes et à toute analyse sérieuse de leur vocabulaire. Afin de stimuler la réouverture de ce terrain académique et d'ouvrir le chemin à d'autres chercheurs, Gerald Taylor a publié en 2014 *Método de aprendizaje de la lengua general*, un manuel destiné à faciliter la lecture en version originale du *Manuscrito de Huarochirí* et des textes contemporains des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Il s'est même attaché, aux marges du milieu proprement scientifique, à enrichir personnellement, par de nouveaux récits et poésies, la littérature dans cette langue spécifique. Les sources sont désormais facilement accessibles, tout comme le sont les outils de travail. Désormais, les nouvelles générations d'andinistes peuvent faire de son oeuvre un élément essentiel de leur formation.

Gerald Taylor considérait comme étroitement complémentaires l'étude des textes anciens, la description des langues vivantes et la collecte de la littérature orale. Pour cette raison, plus que le titre de linguiste, il revendiquait celui de philologue, et de fait il a consacré sa vie à la récupération et à l'interprétation rigoureuse de textes écrits et oraux, une tâche essentielle pour toute étude sérieuse de l'histoire et de la culture des peuples autochtones sud-américains. Sa volumineuse contribution scientifique, restée à l'écart de la variation des théories, demeurera pour longtemps fondamentale.

